

# Passeurs de liberté

## I - Eugénie Weisgerber née Joest

Témoignage recueilli par Raymond Lévy

**N**ée le 4 août 1925, cette dame (veuve depuis 2015) possède un esprit vif et rebelle et, selon ses propres dires, se passionne pour la politique.

D'une famille de quatre enfants, son père était en 1939 menuisier-contremaître au « chantier » De Dietrich. On appelait ainsi l'usine qui produisait aussi bien du mobilier en bois que des traverses de chemin de fer. Ce site est aujourd'hui devenu le Centre de Pièces de Rechange.

Elle a quitté l'école en 1938, à presque 14 ans.

Elle a donc vécu la débâcle de 1940, et l'arrivée des Allemands.



Dès 1939, M. Joest père avait déclaré à la mairie qu'il pouvait accueillir chez lui des militaires français.

Elle s'est indignée contre ces militaires français pleins de morgue qui s'étonnaient qu'elle parle la langue de Voltaire. « *Mais on est français autant que vous ! Ils ont simplement disparu une nuit de 1940, pour laisser la place aux Allemands. Ils n'ont rien fait pour nous protéger, ils ne se sont pas battus pour l'Alsace !* » regrette-t-elle.

En 1942, sa famille s'est engagée dans un réseau de passeurs au service des militaires français évadés d'Allemagne (Stalags et Oflags). Elle n'a jamais eu à faire à des évadés d'autres nationalités.

« *Chez nous, on savait parler le français* », dit-elle avec un superbe accent alsacien. D'ailleurs elle le démontre en décidant de répondre en français, et non en alsacien, sa langue de tous les jours.

Son père a commencé à s'engager après avoir été sensibilisé et recruté par des collègues de travail, et notamment par M. **François Feig**, lui aussi menuisier dans la même usine, lequel était en contact avec l'instituteur **Koessler** et M. **Rudloff**, l'artiste peintre.

Lorsque M. Feig a été arrêté en 1943, chacun a eu peur qu'il ne parle. Interné à Schirmeck, puis à Dachau, il a survécu peu d'années après la guerre, victime des sévices qu'il avait subis, mais sans jamais parler puisque le réseau n'a jamais été inquiété.

Avec son frère aîné **Louis Joest** (né en 1920), Mme Weisgerber a reçu la Médaille des Passeurs, ainsi que la Croix de Guerre remise à tous deux par le Comte de Leusse, maire de Reichshoffen, le 14 juillet 1951.

La Ville de Reichshoffen a été décorée de cette même Croix de Guerre. Eugénie Weisgerber précise qu'il y avait peu de collabos à Reichshoffen.

M. **Joest père** a fait participer toute sa famille à son action.

Le signal de l'arrivée d'évadés lui était communiqué de nuit, par signaux optiques émis avec des lampes, par un Résistant de Niederbronn dont elle ne se souvient que du prénom : Lucien. Entre Lucien et M. Joest père, François Feig, qui habitait Faubourg de Niederbronn, relayait les signaux optiques.

« *On n'a jamais su comment ces évadés étaient arrivés chez nous, mais Reichshoffen était le relais de passeurs le plus connu d'Alsace* » dit-elle.

Les fugitifs étaient cachés, nourris et habillés par deux dans la maison familiale, dans une chambre avec un grand lit au premier étage. Les vêtements civils étaient fournis par la famille et certains amis ou voisins, dont M. **Joseph Hentz**, petit cultivateur de la rue du Château.

Les Joest habitaient alors rue du Chemin de Fer à Reichshoffen, une petite rue à l'écart du bourg qui ne comprenait à l'époque que trois maisons. L'endroit était forcément propice.

Lorsque les Allemands passaient dans le quartier, les adultes présents les retenaient devant la maison pendant que la petite **Germaine**, fille cadette de la famille, filait les cacher dans une soupente du grenier.

La famille Joest cachait donc ces évadés pendant des périodes pouvant durer jusqu'à quinze jours, y compris à l'époque où des militaires allemands avaient réquisitionné leur grange, pour y loger sur la paille !!



*Ce qui était la maison Joest est la brune qu'on aperçoit à droite.  
A gauche, de l'autre côté de la voie ferrée, ce qui était le « chantier » De Dietrich.  
En 1944, la maison Joest était isolée ; deux autres maisons se trouvaient plus loin dans la rue.  
La grange où logeaient les Allemands n'existe plus.*

« On ne se plaignait pas pendant la guerre, dit-elle. On avait à manger et on gagnait notre argent que nous ne pouvions pas dépenser. Nous, on n'était pas malheureux, les Boches nous laissaient tranquilles si on ne leur faisait rien. D'ailleurs à la fin, il n'y avait plus que des vieux soldats plus très méchants. »

« Nous ne nourrissions pas ces soldats allemands, qui mangeaient à leur cuisine roulante et nous rapportaient souvent des restes pour nourrir nos bêtes, se souvient-elle. Nous ne faisons à manger que pour nos protégés, en leur demandant de ne pas se faire remarquer et de ne pas se montrer aux fenêtres, de peur de dénonciations. Nous avons appris plus tard que tout Reichshoffen savait .... On bavardait gentiment avec les soldats allemands, mais à l'extérieur de la maison. On ne les laissait jamais pénétrer dans notre logement, hormis la grange qu'ils habitaient. »

En 1944 - 45, Eugénie a travaillé comme standardiste au « chantier » De Dietrich. Malgré les consignes de discrétion de sa famille (« mais j'étais incapable de me taire devant les boches »), elle ne supportait pas de dire « Heil Hitler » au téléphone, et se contentait de dire « allo ». Dénoncée auprès du directeur allemand par une correspondante collabo de « la Schmelz » (la grande usine De Dietrich de Reichshoffen) qui se plaignait de la formule peu conforme au régime nazi, elle a été convoquée par celui-ci et sermonnée. Cependant, Eugénie n'a pas été inquiétée car ce directeur, nazi mais pas virulent, a expliqué aux autres qu'elle était un peu « dérangée », vu son mauvais caractère !



**Eugénie Joest dans l'équipe de creusement de tranchées, à genou à gauche. Il s'agit d'une équipe de femmes réquisitionnées, et encadrées par deux soldats de la Wehrmacht.**

A la Libération, Eugénie n'a pas daigné dénoncer « cette collabo » reichshoffenoise...

Si tout Reichshoffen savait, Eugénie se souvient quand même d'une restauratrice, **madame Perraut** (à l'actuelle pâtisserie Krebs), dénoncée par un indicateur déguisé en évadé, qui parlait en français et qui portait la marque « Kriegsgefangener » sur le dos de son vêtement. Cette dame a été internée dans un camp mais a heureusement survécu.



En 1944, Eugénie a dû participer au creusement de tranchées défensives pour les Allemands. C'est ainsi que, partant faire son travail à Niederbronn un jour de forte pluie, elle s'est présentée vêtue d'un survêtement militaire qu'un soldat allemand lui avait prêté, ce qui a entraîné des interrogatoires sur l'origine de sa tenue, et une enquête auprès d'une famille niederbronnaise de sa connaissance, heureusement sans dommage pour elle.

Lors du départ des évadés vers la France Libre, Louis, le frère aîné, accompagné de son ami et voisin **Albert Fischer**, les pilotait en vélo vers elle ne sait où.

Eugénie était chargée de précéder les deux siens en train jusqu'à Lorquin en Moselle (via Haguenau, Wissembourg et Bitche), où ils étaient pris en charge par d'autres passeurs.

Elle achetait à la gare trois allers et un retour, et s'étonne encore aujourd'hui de ne pas avoir attiré de suspicion. Les billets étaient toujours achetés au même employé de la gare, qui était complice, et lorsqu'il était seul au guichet. « Mais cela aurait quand même pu attirer l'attention », dit-elle.

Les évadés convoyés étaient avertis à l'avance : toujours la suivre à distance, faire comme s'ils ne se connaissaient pas, ne pas parler dans le train (ils ne savaient pas l'allemand), faire semblant de dormir, et ne jamais lire, de peur qu'on ne leur demande des informations sur leur lecture. Elle a eu très peur le jour où des évadés se sont trompés de quai et qu'elle a été obligée de les rattraper en leur parlant en français. Ils sont montés de justesse dans le bon train. Ayant eu la peur de sa vie, elle a décidé d'arrêter après cette mésaventure.



**A la Libération, ils ont logé des militaires américains et français ...**

En haut de gauche à droite : **Richard, Louis père, Louis fils**  
En bas de gauche à droite : **Eugénie, un GI, Germaine et Marie la maman**

C'est ainsi qu'Eugénie Joest a réalisé une quinzaine de passages, de 1942 à 1943.

Seuls deux évadés ont écrit de Marseille à Louis Joest père pour les remercier, longtemps après la Libération.

Comme j'essayais de percer ses motivations, Eugénie Weisgerber est devenue rouge d'indignation : *« mais on était français jusqu'au bout des doigts, jusqu'au bout des pieds, on ne pouvait pas supporter les Chleus ! »* s'est-elle exclamée avec véhémence.

Sur le financement, elle répond *« nous on n'a jamais rien demandé, ni rien reçu »*.

Les autres passeurs de Reichshoffen, elle n'en a entendu parler qu'après la guerre. Les Joest n'avaient aucun contact avec eux, ce qui les a sauvés des arrestations, condamnations et internements en camps que beaucoup d'autres passeurs de Reichshoffen ont subis.

Si certains ont demandé et reçu la Carte de Combattant avec pension, elle n'en a jamais voulu. Son frère Louis disait *« chez nous, on ne mendie pas »*. Elle a fait ce qu'elle devait faire et c'est tout, précise-t-elle.

Aujourd'hui elle a une pointe de regret car sa situation financière est très précaire ; *« mais de toute façon, c'est trop tard »*.

*« Vous savez, chez Dietrich on essayait de protéger les jeunes hommes de l'incorporation de force en les embauchant sur des emplois utiles à l'industrie de guerre. »*

Son frère Louis était soudeur à l'arc à la « Schmeltz » où l'on travaillait sur réquisition pour l'armée allemande. En 1944, il a pourtant été incorporé de force dans la Wehrmacht et envoyé sur le front russe (comme la plupart des Malgré Nous). Il est rentré le 8 mai 1945, habillé en russe ...

Albert Fischer a été Interné pendant un mois à Schirmeck (camp où les Allemands tentaient de « nazifier » les alsaciens réfractaires).

Lors des combats de la Libération de Reichshoffen, alors que la population se terrait dans les caves pour échapper aux bombardements, Eugénie, fidèle à elle-même, s'est insurgée contre les GI's qui pénétraient dans les maisons en pointant leurs armes vers tous ceux qu'ils rencontraient, persuadés qu'ils étaient allemands. *« Mais c'est vrai quand j'y pense, qu'est-ce que ces soldats noirs américains pouvaient comprendre à l'Alsace ? »*

*« Peur ? Mais moi je n'avais pas peur, j'étais jeune. La peur est venue après la guerre. Aujourd'hui j'y pense souvent la nuit, et je me dis qu'on a eu de la chance. »*

De 1945 à 1949, Eugénie a servi comme bonne dans la famille d'un gros industriel à Troyes, où elle se faisait traiter de "Boche".

Rentrée pour soigner sa maman, elle s'est mariée une première fois en 1950 avec M. Mann. Le couple a eu deux enfants.

Veuve en 1961, elle a fait des ménages pour faire vivre ses enfants, et s'est remariée avec M. Weisgerber en 1966 jusqu'au décès de son second mari en 2015.

Lorsque, des années après la guerre, son fils a amené sa fiancée allemande à la maison, elle a explosé d'indignation, la traitant de "sale Boche" et autres noms d'oiseaux, et lui a enjoint de sortir de chez elle. La jeune femme n'a pas répondu, mais n'est pas sortie. *« Et vous savez quoi ? Elle est devenue la meilleure des belles-filles ! »*



**Eugénie et son frère Louis Joest décorés le 14 juillet 1951**

Après toutes ces années, Mme Weisgerber reste fière de ses citations et médailles, et tout particulièrement de son « De Gaulle », le diplôme de passeur signé de la main du Général.

Aujourd'hui, elle pense que les Allemands de la jeune génération ne sont plus responsables de rien, et qu'on ne peut plus leur en vouloir.

*« D'ailleurs Mme Merckel est la meilleure aujourd'hui dans toute l'Europe. Chez nous, on a toujours été gaullistes, mais de nos jours, c'est plus pareil ! Je vous l'ai déjà dit, je m'intéresse toujours à la politique. »*

\*\*\*\*\*

# Passeurs de liberté

## II - Violette Becker née Reutenauer

Témoignage recueilli par Raymond Lévy

**N**ée le 1<sup>er</sup> février 1925 à la Keschtmehl<sup>1</sup> à Oberbronn, où elle vit toujours.

Mariée le 29 janvier 1946 avec René Becker, né le 24 janvier 1924 ; le couple aura 15 enfants.

Entretiens des 14 et 21 octobre 2015, et 21 janvier 2016, réalisés en alsacien et en français. Le dialecte alsacien, alaman d'origine, est à ne surtout pas confondre avec l'allemand, même s'il en est proche. Oberbronn, ancienne capitale de seigneurie luthérienne (la confession des familles Manderscheidt et Becker), reste encore de nos jours un des derniers bastions dialectophones. Les mots à consonance allemande de ces entretiens sont les termes en alsacien utilisés par Violette Becker.

Les noms des "hitlériens" de l'Oberbronn d'alors m'ont été indiqués par Violette Becker. J'ai préféré ne pas les citer par égard pour leurs descendants qui résident encore au village.

[Pour les abréviations (..) voir fin de l'article]

Mme Becker me reçoit à la Keschtmehl, dans sa cuisine-séjour, entourée de Denise, sa fille aînée avec son mari M. Wehrlé, ainsi que de **Gilbert**, l'aîné des fils avec son épouse. Assise dans son fauteuil roulant suite à une récente fracture de la hanche, elle ouvre des yeux bleus et vifs dans un visage ouvert et curieux, empreint d'une réserve toute paysanne - réserve accentuée par une importante difficulté auditive. **Denise Wehrlé** sert souvent d'interprète pour cette raison.

La maman de Violette, Elfriede, dite **Frieda**, née **Manderscheidt**<sup>2</sup> le 1<sup>er</sup> août 1898, est issue d'une fratrie de 5 filles et 6 garçons dont 3 sont morts pendant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, dans l'armée allemande.



Frieda a épousé M. Reutenauer en juin 1924. Le couple s'est séparé avant la naissance de leur fille Violette, car le papa a choisi de partir travailler dans le bassin minier lorrain. Frieda n'a pas voulu laisser à l'abandon le domaine familial, et a préféré rester au moulin d'Oberbronn. On retrouve là le vieux clivage entre les mondes ouvriers et paysans, entre l'industrie et la terre.

Frieda Reutenauer ne s'est jamais remariée et décèdera en 1986.

Violette a donc été élevée par sa seule maman.

Bien plus tard, elle aura 15 enfants.



*La Keschtmehl, la demeure de Violette Becker, la statue de la Vierge datée 1750 et l'entrée latérale avec le nom des bâtisseurs*

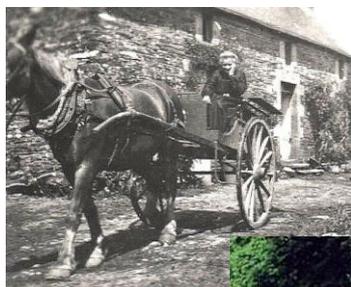
<sup>1</sup> Keschtmehl en alsacien, Kastanienmühle en allemand : l'ancien moulin à châtaignes de 1750, reçu en héritage par Frieda Manderscheidt vers 1912. Une source située dans la colline le surplombant produisait assez d'eau pour en faire tourner la roue. Le bâtiment n'est plus moulin depuis très longtemps, mais le nom perdure aujourd'hui encore. Ce domaine se trouve à l'extérieur du village d'Oberbronn, en direction de Zinswiller. Oberbronn est situé sur le piémont des Vosges du Nord, lequel est planté de châtaigniers depuis l'époque romaine.

<sup>2</sup> Il s'agit d'une très ancienne famille patricienne, présente dans la région au moins depuis le haut Moyen-Age.

Frieda cultivait ses terres, autour du moulin. De plus, elle s'est mise à collecter le lait, le beurre et les œufs dans les fermes des environs pour approvisionner tous les jours le couvent d'Oberbronn<sup>3</sup>, ou les revendre

<sup>3</sup> Ce couvent, l'ancien château seigneurial, est propriété de la Congrégation des sœurs-du-Très-Saint-Sauveur, fondée

au marché. Pour cela, elle utilisait un char à banc<sup>4</sup> tiré par un petit cheval qu'elle avait acheté chez Kalme, le marchand de bestiaux juif de Reichshoffen. L'ennui était que ce cheval provenait d'une fanfare militaire. Aussi chaque fois qu'il entendait de la musique, il fonçait droit sur les musiciens, provoquant un désastre dans le chargement de la carriole !



Char à banc



Automobile "Ariès" marque française

Courageuse et en avance sur son temps, Frieda Reutenauer décide de passer son permis de conduire en 1932. Pour remplacer son cheval trop capricieux, elle achète dans la foulée une voiture d'occasion à grand volume de marque Ariès<sup>5</sup> âgée de 4 ou 5 ans, pour la somme de 4000F de l'époque. Frieda devient la première femme de la région à conduire sa voiture, laquelle est la deuxième du village, après celle du médecin, le Dr Dietz.

En 1939, la mère et la fille vivent toujours seules au moulin à châtaignes, à l'extérieur du village d'Oberbronn. La jeune Violette reste en contact permanent avec ses cousines, ainsi qu'avec les jeunes gens et jeunes filles du village. Cette joyeuse bande d'insoucients se retrouve notamment les samedis soir et dimanches pour aller au cinéma ou dans les cafés de Niederbronn. Les trajets se font toujours à pied, en chantant le plus souvent en français (CS).

En février 1939, on effectue des travaux de captage de sources d'eau au pied de la colline à l'arrière du moulin, pour alimenter la caserne de l'autre côté du village d'Oberbronn, à la sortie vers Niederbronn-les-Bains. Cette caserne devait servir de base arrière pour la Ligne Maginot. Les travaux sont arrêtés dès juillet, car on prévoyait l'entrée en guerre imminente.

A l'automne 1939, peu après l'entrée en guerre, un villageois, patron d'un atelier de ferronnerie, amène au moulin trois déserteurs parisiens de l'armée française. Les deux femmes les ont secrètement

par Sœur Elisabeth Eppinger à Niederbronn-les-Bains un siècle auparavant. Il abrite aussi aujourd'hui une maison de retraite. Mme Becker précise que les protestants comme elle ont toujours reçu bon accueil au couvent.

<sup>4</sup> Mot français prononcé en alsacien : chorobo.

<sup>5</sup> Ariès est une marque française qui a construit avec succès des automobiles, des autobus et des camions (notamment les tout premiers à benne basculante pour l'armée) depuis 1903, en région parisienne, avant d'être absorbée par Citroën en 1938. (Source : Wikipédia)

hébergés pendant 4 jours, avant que leur protecteur ne les conduise au train. Une carte postale de remerciements leur est parvenue plus tard, indiquant que « le paquet est bien arrivé » !

En mai-juin 40, arrivée des Allemands, après la débâcle.

Certains, parmi les camarades imprudents de Violette, seront arrêtés par les Allemands pour avoir chanté la Marseillaise ou d'autres chants français et envoyés au camp de Schirmeck<sup>6</sup> (CS).

En 1942, Violette entre à l'âge de 17 ans comme ouvrière à la « Schmelz<sup>7</sup> », l'usine De Dietrich de Reichshoffen, réquisitionnée pour l'industrie de guerre allemande. Elle y travaillera jusqu'à son arrestation en 1944, dans un atelier d'ajustage de chaînes de chars, mais sans jamais cesser d'aider sa mère dans ses travaux. Elle s'insère alors dans le type même des ouvriers-paysans qui constituent la grande majorité de la main d'œuvre traditionnelle des usines De Dietrich.

1944, l'année de tous les dangers.

Un groupe de prisonniers polonais est logé dans la Maison Forestière de la Petite Afrique<sup>8</sup>. Ces hommes ont été amenés par les Allemands pour servir de main d'œuvre à la Schmeltz et contribuer à l'industrie de guerre nazie. Ils sont surveillés par un villageois hitlérien convaincu et promu au rang de garde-chiourme. Violette leur livre régulièrement du beurre. Le garde lui interdisait cependant de leur apporter d'autres nourritures.

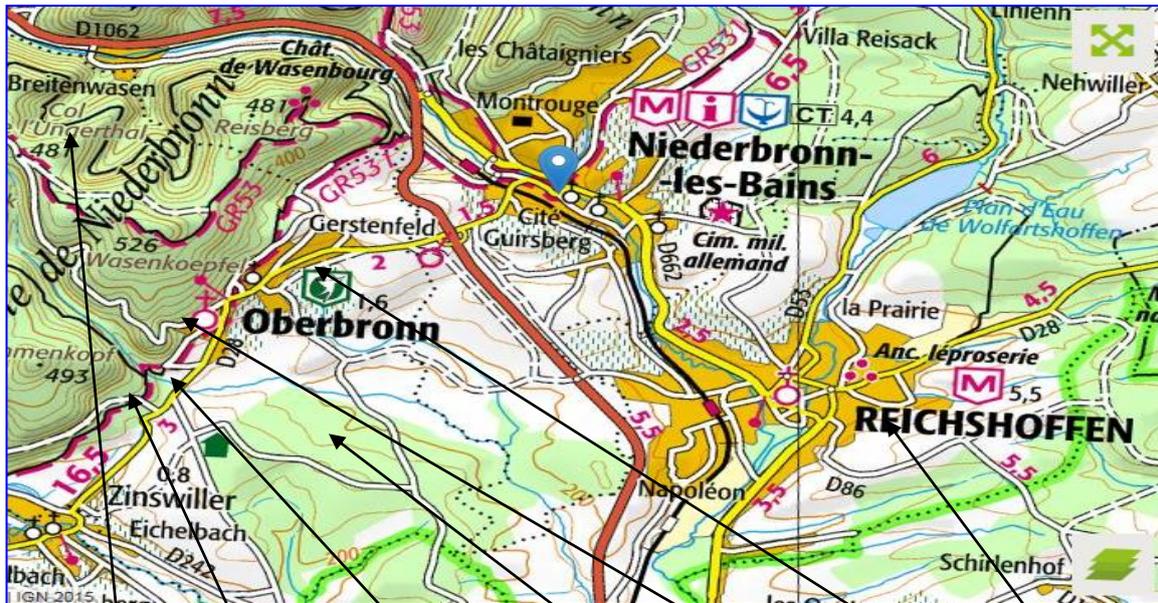
Des soldats de la Wehrmacht sont logés au moulin, où un poste de secours est établi. Le moulin se retrouve donc protégé des bombardements alliés par une grande croix rouge déployée au sol pour être vue d'avion. Ce poste comprend un médecin-colonel et un vétérinaire, ainsi que de nombreux soldats, chevaux et ânes de bât. Il s'agit d'une annexe du poste de secours de la Wehrmacht à Baerenthal, dans la proche Moselle, et dont les personnels sont repliés de nuit à Oberbronn. Le vétérinaire, nazi convaincu et soupçonneux, menaçait les deux femmes en épandant du fumier sur leur chemin d'accès !

La Wehrmacht a installé un PC dans un souterrain du Frohret, la forêt de plaine située en face du moulin. Les Allemands circulent de nuit pour détecter ceux qui écoutent Radio Londres. Une "Parole" (en allemand : mot de passe) est instituée par les Nazis pour contrôler

<sup>6</sup> A ne pas confondre avec le camp d'extermination du Struthof dont il est proche, le camp de Schirmeck a été créé par les allemands pour y « rééduquer » les alsaciens jugés trop peu nazifiés ou trop francophiles.

<sup>7</sup> Littéralement : fonderie. Cette usine De Dietrich est dédiée à la fabrication de wagons et voitures de trains depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle. Pendant la guerre, les Allemands l'ont réquisitionnée pour fabriquer des chaînes de chars, ainsi que des pièces de marine.

<sup>8</sup> « S'Afrikel », la Petite Afrique, est un quartier des hauts d'Oberbronn, en lisière de forêt, ainsi nommé par dérision. Les jeunes garçons de ce quartier, au début du 20<sup>e</sup> siècle, jouaient les terreurs dans le village. Bagarreurs, ils interdisaient l'accès à leur domaine. L'appellation est restée jusqu'à nos jours.



Rocher refuge Keschtmehl cimetière juif Frohret Afrikel Couvent La schmeltz

les entrées et sorties du village. Violette est mise dans le secret par M. **Léonard**, le garde forestier de Zinswiller, ce qui lui sera rapidement très utile.

Des officiers de la Waffen SS sont cantonnés au moulin, parmi d'autres soldats allemands. Ces officiers expliquent à nos deux femmes qu'ils s'efforcent de rester corrects avec la population. Ils précisent qu'ils ont interdiction de sauvageries à l'Ouest, mais qu'ils peuvent « tout faire » dans les pays de l'Est<sup>9</sup> !

Depuis la fermeture de l'hôpital des Trois-Epis en 1943, le couvent d'Oberbronn est devenu «Rezerve-Lazarett », hôpital militaire dédié notamment aux soins des victimes du paludisme. Ces pathologies sont souvent contractées par les soldats allemands des fronts d'Europe de l'Est. De nombreux « Malgré Nous » alsaciens y sont soignés. Frieda et Violette continuent d'approvisionner ce couvent-hôpital en produits fermiers. Les besoins augmentent avec l'arrivée de ces nouveaux pensionnaires.

Le 2 septembre 1944, trois de ces Malgré-Nous, réputés guéris après un mois de soins, reçoivent leur ordre de retour au front par le médecin-chef du Lazarett (GK). L'hôpital prépare son repli pour fuir l'avance alliée, et Hitler a besoin de soldats. Les trois hommes cherchent un moyen de désertre sans que leurs familles n'en subissent les représailles. Il s'agit de **René Mai** de Hochfelden, de **Gérard Kuntz** de Strasbourg, ainsi que de **René Becker**, fils d'un restaurateur de Strasbourg-Neudorf, et le futur époux de Violette. **Auguste Becker, son père**, est venu à Oberbronn pour approvisionner son fils et ses amis en tabac et denrées diverses (BP).

A cause de l'avance des Alliés, le Rezerve Lazarett du couvent se prépare à déménager en Allemagne (GK et CS).

Le 3 septembre, le vagemestre allemand, **Helmut Hoffmann**<sup>10</sup>, les emmène vers la poste de Niederbronn-les-Bains. En chemin, il accepte de brûler leur ordre de mission. Cela fait d'eux des disparus, et non plus des déserteurs, évitant ainsi les représailles à leurs familles. Le vagemestre ne risque plus rien non plus, puisqu'il n'est pas censé avoir reçu les documents (RM, GK et CS).

Ils disparaissent dans la forêt et, par un long détour de précaution, arrivent à la Keschtmehl, où Violette avait déjà accepté de les cacher. **Sœur Adèle**, la supérieure du couvent qui les encourageait depuis le début, les couvrait.

Au même moment, le cousin **Louis Mander-scheidt** de Niederbronn vient prendre congé avant son incorporation de force dans l'armée allemande. Mais Louis change d'avis et décide de désertre. Les deux femmes acceptent de le cacher dans la grange, « à condition qu'il ne fume pas ».



René Becker

<sup>9</sup> Une grande partie des pays de l'Est européen est hors du territoire protégé par la Croix-Rouge et les Conventions de Genève. Les Slaves étaient considérés par la doctrine raciale nazie comme Untermenschen, sous-hommes, à utiliser comme esclaves, et tout juste supérieurs aux juifs et aux tziganes destinés à être exterminés. Et pourtant les massacres d'Oradour-sur-Glane ont bien été commis par les SS !

<sup>10</sup> Helmut Hoffmann finira par désertre lui aussi, depuis la région de Stuttgart où le Lazarett est replié le 20 septembre (LP p 130). Il rejoindra le petit groupe, et sera plus tard défendu par Violette auprès des GI's libérateurs, qui l'enverront comme prisonnier de guerre à Marseille (GK). Les Américains avaient établi un « consulate » dans la maison de **Charlot Claemmer**, rue Principale.

Bientôt rejoint par d'autres réfractaires<sup>11</sup> du couvent, le groupe devient trop important pour le moulin déjà occupé par les Allemands.

Après quelques jours, Violette emmène la petite troupe s'abriter sous un rocher dans la forêt d'Oberbronn, près de la source Groeber et du Col de l'Ungerthal. Sous ce rocher en surplomb, assez typique des Vosges du Nord, elle sait qu'un étroit boyau mène à une caverne souterraine à peine assez vaste pour accueillir tout ce monde. Le groupe sera bientôt rejoint par cinq des prisonniers polonais qui s'étaient évadés. Le cousin Louis, auquel la promiscuité ne convenait pas, décide rapidement de retourner à Niederbronn.

Gérard Kuntz, de santé fragile, est bientôt caché dans le grenier de la tante Louise Kuster – la sœur de Frieda – dans la Petite Afrique, rue des Chasseurs. Il y sera approvisionné en livres de littérature française par une voisine institutrice retraitée, Mademoiselle **Lamb**. Ces lectures le remettront suffisamment dans le bain de la langue de Voltaire pour lui permettre d'entreprendre des études de médecine après la guerre<sup>12</sup>.

Accompagnée de sa cousine **Lucie Jenn**, Violette leur apportera régulièrement le ravitaillement et les médicaments préparés par les bonnes sœurs du couvent complices, ainsi que du pain fourni par la boulangère d'Oberbronn, Madame **Lina Vetter**.

Ensemble, les neuf fugitifs aménageront un abri aussi confortable que possible plus haut dans la montagne (GK) :

Mais les Allemands sont à la recherche des Polonais. Le garde forestier Léonard, encore lui, les prévient régulièrement des mouvements de troupes, leur permettant de se mettre à l'abri dans les bois.

L'endroit devient donc de plus en plus dangereux. Aussi, nos « maquisards » demandent à Violette de partir à Strasbourg chercher des armes pour se défendre au cas où ...

Violette, du haut de ses 19 ans, accepte et se met en route par le train depuis la gare de Niederbronn-les-Bains où elle se rend à pied. Elle ne se souvient pas de la date exacte.

Violette explique qu'elle arrive à la ville pour la première fois de sa vie. On lui a indiqué un restaurant dont elle a oublié le nom, situé dans la rue Kuhn, juste en face de la gare de Strasbourg, où prendre l'adresse de la famille qui cachait ces armes, ainsi que l'itinéraire pour s'y rendre. Elle raconte s'être retrouvée dans un endroit étrange, avec beaucoup de femmes ... Elle a compris bien plus tard de quoi il s'agissait, dit-elle avec pudeur, innocente qu'elle était à cet âge ! Toujours est-il qu'elle a obtenu ce qu'elle cherchait et s'est mise en route sans perdre de temps. L'adresse se trouvait Route

du Rhin<sup>13</sup>. Elle en repart avec deux valises chargées de revolvers et de munitions, ainsi que de vêtements civils pour ses amis cachés.

M. Becker père mentionne dans son témoignage que Violette est venue dans son restaurant de Strasbourg- Neudorf pour y prendre des armes, des vêtements civils, des vivres et du tabac. Les armes avaient été cachées chez lui par son fils René à chacune de ses permissions.

Ce témoignage semble curieux : peut-on imaginer que la Wehrmacht laissait ses permissionnaires rentrer armés et sans vérifier leur présence lors du retour au régiment ? Violette n'a pas de réponse à cette question.

D'un autre côté, Gérard Kuntz confirme partiellement cette histoire dans ses Mémoires. Sans préciser l'origine des armes, il mentionne que le groupe de réfractaires d'Oberbronn disposait d'un fusil, d'un ou deux revolvers et d'une caisse de grenade. Il confirme aussi que les revolvers avaient été apportés par Violette, et qu'elle avait passé rue Kuhn<sup>14</sup>, chez son père, pour prendre des vêtements civils.

Toujours est-il que Violette reprend le train du retour à la gare de Strasbourg, avec ses deux valises lourdement chargées. En les posant sur le quai, l'une d'entre elles s'ouvre, laissant échapper un revolver ! Pleine de sang-froid, elle réussit à tout ramasser et reboucler la valise en un clin d'œil, avant d'être repérée par quiconque ! C'est ainsi qu'elle arrive en fin de journée à la gare de Niederbronn, d'où il faut remonter à Oberbronn à pied (3 km), toujours chargée de ses deux lourdes valises.



*La maison Kuster dans la Petite Afrique. Gérard Kuntz était caché dans le grenier, dont on aperçoit le vasistas, sous le pignon du toit.*

A l'entrée du village, elle est contrôlée par une garde civile constituée de villageois nazillons, qui la reconnaissent et l'interrogent sur le contenu des valises. Tranquillement, elle leur déclare revenir de chez sa cousine de Colmar qui veut s'installer comme

<sup>11</sup> Il s'agit de **Charles Rick**, de Weyersheim, et d'**Alfred Diebold**, de Souffelweyersheim (RM et CS).

<sup>12</sup> Comme toute cette génération alsacienne, G. Kuntz, né en 1925, avait passé ses dernières années de scolarité (pour lui, le lycée) en langue allemande dans l'Alsace annexée et nazifiée dans l'Oberreingau (Province du Rhin Supérieur), qui comprenait l'Alsace et le Pays de Bade, tandis que la Moselle était rattachée à la Sarre.

<sup>13</sup> Il s'agit du Restaurant « Jardin Schmitt » aujourd'hui disparu, dont le patron n'était autre qu'Auguste Becker, son futur beau-père.

<sup>14</sup> Ce qui explique le passage par le bar mal famé de cette même rue Kuhn.

coiffeuse à Oberbronn et qu'elle rapporte une partie de son matériel.

Galants, les nazillons l'aident donc à porter ses valises jusqu'à la mairie sans savoir ce qu'elles contenaient, tandis que Violette était morte de peur à l'idée qu'une valise ne puisse se rouvrir ! Enfin seule, elle poursuit son chemin vers le moulin. A la sortie du village, elle n'est pas d'avantage inquiétée par la garde allemande, puisqu'elle connaissait la "Parole", le mot de passe que M. Léonard lui avait indiqué.



Peu avant chez elle, sa route passe devant le cimetière juif<sup>15</sup>. Comme convenu avec ses « commanditaires », elle dissimule les valises dans une tombe convenue à l'avance. Malheureusement, elle ne se souvient plus de laquelle.

La nuit suivante, le matériel est récupéré par nos maquisards.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1944, Frieda, est arrêtée par l'unique policier allemand de Zinswiller venu à vélo, ce même policier débonnaire qui s'arrêtait souvent pour bavarder avec Violette et Frieda lorsqu'elles travaillaient dans l'un de leurs champs situé au bord de la route (GK). Frieda et Violette soupçonnent l'un de leurs parents qui pratiquait le marché noir de les avoir dénoncées, probablement pour éliminer des concurrentes. Par discrétion, Violette refuse de citer le nom de son délateur.

Deux de nos maquisards, en route vers le moulin, ont eu le temps de se cacher derrière un buisson. Abasourdis, ils observent toute la scène de loin (GK).

Violette faisait des courses à Niederbronn au moment de l'arrestation. Le policier a donc prévenu qu'il reviendrait la prendre le lendemain.

<sup>15</sup> Ce cimetière juif comprend des tombes datées de 1814 à 1937. Par la force des choses, il n'a plus servi depuis, les nazis ayant expulsé, fusillé ou déporté les juifs d'Oberbronn. De nombreuses stèles comportent des impacts de balles, ou sont renversées par des grenades. Lors de la première libération d'Oberbronn, en décembre 1944, les Américains sont arrivés par la forêt du Frohret (LP), juste en face, en mitraillant les Allemands qui tiraient à l'abri des stèles juives – paradoxe de l'Histoire ! Violette Becker a vu de ses yeux les stèles tomber sous les bombes US, fin 1944.

Notons au passage que l'ancienne synagogue, désaffectée dès 1924, était utilisée par les nazis comme soupe populaire et salle de réunion du NSDAP. Elle a été détruite par les bombardements américains pendant l'hiver 1944-45.

A son retour, Violette est alertée par des voisins. Plutôt que de s'enfuir, elle choisit de se laisser arrêter le lendemain, par crainte de représailles sur sa mère.

Les « maquisards », comprenant que la nasse se referme sur eux et qu'ils n'auraient plus de ravitaillement, décident alors de s'enfuir de nuit et à pied vers les domiciles de leurs parents respectifs, confiants dans l'avance des Alliés. Ils seront tous sauvés, mais on ignore ce qu'il est advenu des prisonniers du "Raspelhüss".

Emprisonnées à Strasbourg au Raspelhüss, la prison pour femmes Ste Marguerite devenue l'actuelle ENA, Frieda et Violette sont plusieurs fois conduites à la prison pour hommes de la rue du Fil. La sinistre Gestapo les y interroge sous la menace d'un nerf de bœuf sur Louis Manderscheidt, le cousin réfractaire. Sans se démonter, elles ont toujours fermement déclaré ne rien savoir. « *Oui, bien sûr, nous l'avons vu lorsqu'il est venu prendre congé avant de repartir au front, mais depuis, nous n'avons aucune nouvelle* », disent-elles. En réalité, Louis est maintenant caché chez leur parent **Jacobi**, rue des Chasseurs, dans la Petite Afrique. Ce Jacobi est aussi un parent de celui qui avait sauvé les déserteurs français, en 1939.

Ramenées au Raspelhüss, dans des cellules collectives séparées, elles attendent pendant trois semaines leur déportation à Dachau ! Mais ça, elles ne l'ont appris que bien plus tard, après la Libération, par le Maire d'Oberbronn informé par la Gestapo pendant leur emprisonnement (CS).

Violette a acquis une grande méfiance des Allemands, depuis cet épisode.



*Le Raspelhüss, prison pour femmes Ste Marguerite, aujourd'hui l'ENA.*

Par chance, nous arrivons au 23 novembre, date de la libération de Strasbourg. Les bombardements se rapprochent. L'espoir renaît dans le cœur de Violette : « *Enfin, les libérateurs arrivent, nous redevenons français !* » C'est probablement l'approche de la 2<sup>ème</sup> DB qui a empêché leur départ au camp de concentration. Mais les nazis résistent. L'attente est longue, et la faim tenaille les prisonnières. Leur ration quotidienne ne consistait qu'en une seule tranche de pain, et la dernière datait de la veille.

Finalement vers 11h, dans le désordre des événements, la cellule de Frieda est ouverte. Celle de Violette restait bouclée. Ses 26 compagnes d'infortune étaient affolées et trop apeurées. Avec son sang-froid habituel, Violette a dû prendre sur elle pour grimper

jusqu'au vasistas situé sous le plafond de sa cellule, pour appeler et signaler sa présence. Frieda trouvera de l'aide pour ouvrir la cellule de sa fille qu'elle n'avait pas revue depuis trois semaines. Mais les Allemands ont pris la fuite en fermant le lourd portail de la prison derrière eux. Dans l'après-midi, quatre FFI en Traction Citroën trouvent une poutre tombée au sol par les bombardements. Ils s'en servent comme bélier pour défoncer la porte, de sorte que les prisonnières puissent s'échapper.

Sous les tirs incessants, et l'estomac vide depuis la veille, elles se dirigent la peur au ventre vers le tribunal. Sur le conseil des FFI qui avaient défoncé la porte de leur prison, elles font la queue pour obtenir une attestation d'internement qui leur ouvrira droit à indemnisation. Elle est rédigée par des employés allemands, placés sous contrôle de Résistants français. Au tribunal elles rencontrent M. **Antoni**, de Gundershoffen, le futur beau-père d'Emmy qui deviendra la restauratrice bien connue d'Oberbronn. Vers 16h, un pharmacien de Haguenau leur propose de rentrer à pied (env. 60 Km). Avec d'autres compagnons d'infortune, elles se mettent en route sans plus tarder.

Le petit groupe composé de 5 femmes et 2 hommes arrive de nuit jusqu'à l'Hôtel de Paris à Brumath, que le pharmacien connaissait. Sans argent, mais affamés et recrus de fatigue, ils sont néanmoins accueillis, nourris et logés de grand cœur.

Cette même nuit, les Allemands attaquent Brumath. Leur sommeil sera donc de courte durée.

Le lendemain, le groupe continue à pied vers Haguenau où il se sépare. Frieda et Violette poursuivent leur chemin, toujours à pied. Elles arrivent à Engwiller vers 21h. Là, une de leurs connaissances (qu'elles suspectent de sympathies nazies) accepte de les conduire avec son cheval et sa carriole, mais pas au-delà de la forêt du Frohret, car les Allemands occupent toujours Oberbronn.

Elles terminent donc leur route à pied et arrivent enfin à Oberbronn au milieu de la nuit.

Mais il faut d'abord passer prendre la clé du moulin chez la tante Jacobi, rue des Chasseurs. Violette ayant des ampoules aux pieds, laisse sa mère y aller seule. La tante devient folle de rage en apprenant leur malheur, et veut aller abattre le délateur. Par précaution, Frieda s'empresse de faire cacher son fusil pour empêcher un nouveau malheur, puis elle s'en retourne au moulin où sa fille l'attend.

Nous sommes la nuit du 24 au 25 novembre 1944. Les combats font rage dans la région, où les Américains attaquent de toute part. Les deux femmes décident malgré tout de rester chez elles, car les Allemands sont désorganisés et focalisés sur leurs actions militaires, où chaque homme compte. Elles ne craignent donc pas de se faire reprendre, car la libération n'est qu'une question de jours.

Oberbronn a été libéré une première fois par les Américains le 4 décembre 1944 vers 17h (LP p 115). Préparation de l'artillerie américaine, les bombes pleuvent. La population se terre dans les caves,

notamment celles du couvent. Les deux femmes se mettent quelques jours à l'abri dans la forêt. Des combats acharnés suivent, maison par maison. Le soir du 4 décembre, vers 17h (LP p114), les Américains sont enfin maîtres du village et un calme relatif s'installe. A leur retour, Frieda et Violette découvrent un moulin où toutes les fenêtres sont soufflées par les explosions. L'intérieur est dévasté, et des GI's y logent. Il faut s'en accommoder, avant de pouvoir tout restaurer. Dans leur malheur, elles ont la chance d'avoir une maison restée debout, contrairement à de nombreux autres villageois.

Mais la tristement célèbre Opération Nordwind est lancée par Hitler par un hiver terrible. La nuit du réveil du 31 décembre 1944 voit revenir les Allemands par surprise, et entraînera un nouveau cortège de terreur, de destruction et de morts jusqu'au 16 mars 1945, où la région fut définitivement libérée par l'Opération Undertone lancée par les Américains (LP).

En 25 jours de combats, où l'Allemagne jeta ses dernières forces, l'Opération Nordwind fit à elle seule près de 23 000 victimes allemandes et 11 000 dans la 7<sup>ème</sup> Armée US, sans compter les nombreuses victimes civiles (LP p 436). Les morts et blessés des FFI, de la 1<sup>ère</sup> DB et de la 1<sup>ère</sup> Armée française s'y rajoutent évidemment. C'est dire la violence des combats !

Le bilan humain de l'Opération Undertone qui suivit Nordwind n'est pas connu, bien que les combats aient été tout aussi violents dans les deux cas. Certains villages de l'Alsace du Nord ont été quasi rasés par les bombardements, aucun n'en est sorti indemne.

Oberbronn (environ 1200 habitants) a été durement touché. Sur toute la durée de la guerre, on déplore la mort de 12 civils hommes et femmes (dont un juif déporté), la plupart atteints par les tirs d'artillerie entre décembre 1944 et mars 1945 (Libération définitive), ainsi que 40 victimes de guerre (LP p532).

Violette a fêté ses 20 ans sous le joug nazi, le 1<sup>er</sup> février 1945.

La paix revenue le 16 mars, Violette, sa cousine et amie **Lucie Jenn** et leur camarade plus âgé **Philippe Zebst**, le ferronnier, décident de renouer avec la tradition alsacienne du 1<sup>er</sup> mai, la Maikur. Il s'agit d'une longue et joyeuse randonnée entre amis.

Pour fêter la liberté retrouvée, elles décident de rendre visite à un couple de cousins des Manderscheidt perdu de vue depuis le début de la guerre, et qui venait de leur envoyer une carte postale de ... Nancy où le mari est devenu directeur du Pathé-Cinéma ! Les trois amis enfourchent leur vélo à 8h, et finissent par frapper à la porte des cousins vers 18h. Ceux-ci les accueillent avec autant de surprise que de plaisir et de chaleur, à tel point qu'ils ne les laisseront pas repartir avant une fête de famille prévue trois semaines plus tard.

- *Mais, nous sommes venues pour deux ou trois jours, et je n'ai pas emporté mes beaux habits, proteste Violette.*

- *vous êtes tous les trois très bien vêtus ; chez nous, tout reste toujours simple, répondent leurs hôtes.*

On fait prévenir les familles d'Oberbronn par un coup de téléphone au couvent, et le tour est joué.

Un beau jour, le petit groupe se promène en ville, à la découverte de Nancy. Soudain, les cloches se mettent à sonner à toute volée, une foule de gens, civils, pompiers et militaires s'amassent dans les rues. Tout le monde s'embrasse dans l'allégresse générale : nous sommes le 8 mai 1945, et l'Armistice vient d'être signé !

La fête de famille passée, nos amis se décident à rentrer, mais plutôt par le train, échaudés qu'ils étaient par le voyage de l'aller. Un employé de la gare leur dit qu'il n'y a que des trains de marchandises qui circulent vers Strasbourg, pas encore de train de voyageurs. Il leur propose néanmoins un départ pour le lendemain, assis sur le marchepied d'un wagon chargé, mais avec les vélos dedans.

- *Mais nous serons gelés, protestent nos voyageurs.*

- *Mais non, le train circule très lentement, car les ponts ne sont pas encore entièrement sécurisés,* répond l'employé.

Ainsi fut fait, et le trio rentra de Strasbourg à vélo.

A la question de savoir pourquoi elle avait pris tous ces risques en 1944, Violette répond tranquillement « *Mais c'est comme ça que j'ai connu mon mari !* »

Donc par amour, lui ai-je demandé ?

« *Oui, on peut le dire comme ça* » répond-elle dans un petit sourire avec sa réserve paysanne coutumière.

Violette Reutenauer épousa René Becker le 29 janvier 1946. Enfant unique, elle avait été élevée par sa seule maman Frieda, elle-même issue de la nombreuse famille Manderscheidt.

Par une magnifique revanche sur son histoire, le couple donna naissance à 15 enfants, dont 14 ont survécu. La vie avait vaincu la mort nazie. Elle déplore cependant la perte d'un fils mort d'une crise d'appendicite aiguë à l'âge de cinq ans.

A 90 ans, Violette Becker, cette grande dame, peut toujours en témoigner !

\*\*\*\*\*

### Violette Becker

Elle est titulaire de :

- La Carte des Déportés Résistants ;
- La Carte des Combattants volontaires 1939-45 ;
- La Médaille d'Or de la famille française (21-04-1961) ;
- Le prix Nestlé (26-10-1972).

Elle est faite Chevalier dans l'Ordre National du Mérite le 14-07-1977.

### Elfried Reutenauer

est titulaire de :

- La Carte des Combattants volontaires 1939-45.

*Oberbronn vu depuis la "Petite Afrique" ; Reichshoffen se trouve à l'horizon.*



### René Becker,

né le 24 janvier 1924 à Strasbourg, a été (source : archives WAST)

- apprenti ferblantier à Strasbourg depuis le 28-08-1938 ;
- Incorporé de force dans le Reichsarbeitsdienst (RAD) – service de travail pour le Reich – du 19-04 au 26-09-1942 comme apprenti ferblantier ;
- incorporé de force dans l'armée allemande (Panzer Grenadier), le 17 octobre 1942 – classes à Schweinfurth et Coburg ;
- en campagne de Russie, depuis le 10-04-1943 ;
- en permission et hospitalisé aux Trois-Epis (68) pour paludisme en août 1943 ;
- hospitalisé pour une troisième blessure près de Bialystok en mai 1944 ;
- hospitalisé pour paludisme à Oberbronn en juillet 1944 ;
- déserteur en juillet 1944 ; il s'agit d'une erreur puisque nous savons qu'il a déserté le 2 septembre 1944 ;
- passé aux autorités françaises le 23-11-1944 et aligné jusqu'au 22-11-1944 (sic) source : Etat des soldes qui mentionne : « n'a pas servi dans l'armée française » !
- démobilisé en janvier 1945 selon arch. Wast ou le 23-11-1945 selon Fiche de démobilisation française ;
- libéré de toute obligation militaire comme père de six enfants le 25 février 1952 ;
- engagé comme ferblantier-tôlier dans les ateliers de la Police Française le 16 février 1945 ;
- marié le 29-01-1946 à Oberbronn avec Violette Reutenauer ;
- ferblantier chez un artisan d'Oberbronn après son mariage en 1946 ;
- embauché comme chauffeur poids-lourd chez De Dietrich, usine de Zinswiller, puis Sotravest et retour chez De Dietrich.
- Reconnu invalide, M. Becker décède le 1er août 1991.

Sources et abréviations : (les documents m'ont été aimablement prêtés par Mme Violette Becker et sa fille Mme Wehrli.)

- **BP** : témoignage de M. Becker Père, daté du 04-06-1946 ;
- **RM** : témoignage de René Mai du 28-04-1983, authentifié devant le Maire d'Oberbronn par Sœur Ste Catherine du couvent d'Oberbronn et par Marie-Louise Dietz, infirmière libérale, à l'époque Schwester Hilfe (aide-infirmière) au Reserve Lazarett d'Oberbronn » ;
- **GK** : Mémoires de Gérard Kuntz : « Itinéraire d'un malgré-nous chanceux 1939-1945 » ;
- **CS** : Charles Serfass, historien d'Oberbronn : « Reflets de l'Histoire en Alsace du Nord, entretien avec Violette Becker réalisé le 02-12-2014 ». Dans ce document, le témoignage de Violette Becker est plus détaillé dans certaines périodes, notamment sur l'avant-guerre.
- **LP** : Lise Pommois : « Tempête sur les Vosges du Nord – Chronique de l'hiver 1944-45 » éd. SHARN 1995.

### Crédit photos :

archives de la famille Becker, Wikipedia et collection particulière de R. Lévy.